



BERTHELOT & Cie | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **H. BERTHELOT.**
 Editeurs-Propriétaires. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORÇANT
LE QUININE
 CAMBELL
 ET...
 FIEVRES...
 LE GRAND TONIC RENFORÇANT

FEUILLETON du CANARD
LE SIRE DE LUSTUPIN
 Par ERNEST CAPENDU
 (Suite)

Il reprit sa promenade qu'il avait interrompue.
 — Semblez-y prétend qu'elle est d'une nature soumise et douce... N'est elle pas plutôt astucieuse et patiente !
 La princesse Louise est au mieux avec nous, — reprit-il, — et cependant elle fait bonne mine aux Bourbons ! Elle écrit au roi d'Angleterre ! Jouste-elle dans ce jeu double ?
 Le président se laissa tomber dans son fauteuil et il demeura silencieux, les sourcils contractés et l'air menaçant.

XX
L'HOTEL DE LA RUE DE PARADIS.
 Le brouillard commençait à se dissiper, et le soleil faisait glisser ses pâles rayons jusque sur le pavé fané de la vieille rue du Temple qui déjà portait ce nom, car le Temple était vieux. C'était le premier hôtel des Templiers dont il ne restait plus que la tour du "Pet au Diable."
 Les Templiers ayant bâti plus tard leur temple là où est aujourd'hui l'emplacement qui a conservé le nom, l'ancienne rue du Temple avait été baptisée "rue Visile" ou "Vieille-Rue."
 C'était dans cette vieille rue du Temple que s'élevait l'hôtel de Lorraine, que bordait au nord la rue des Quatre-Fils-Aymon, au midi celle de Paradis, et à l'ouest la rue de Lorraine, — devenue depuis la rue Guise et ensuite la rue du Chaume.
 Comme on le voit, l'hôtel de Lorraine occupait précisément l'emplace-



LA RECOLTE DE SIR JOHN
 Sir John. — Batoche ! en v'là de la mauvaise herbe dans mon jardin. Les cotons sont gros et bien plantés. J'aurai de la misère à les abattre avec ma faux.

ment qu'occupent aujourd'hui "l'imprimerie impériale et l'hôtel des Archives," et cette belle entrée gothique qui existait encore sur la rue du Chaume était jadis une des entrées de l'hôtel sur la rue de Lorraine.
 Plus tard la famille de Soubise acheta cet hôtel, et le roi des danseuses de l'Opéra, le protégé et le protecteur de mademoiselle Guimard, se prélassa dans les jardins où avait été dressés les plans de la Ligue.
 En 1514, l'hôtel avait sa façade et son entrée principale sur la rue de Paradis : deux autres entrées sur la rue de Lorraine, et une aile se prolongeant jusqu'à la rue Vieille du Temple. Le reste était en jardins.
 C'était à l'extrémité de cette aile qu'habitait le président.
 Il s'était levé et, s'approchant de la fenêtre, il appuya son front contre les vitreaux que le froid recouvrait au dehors d'une croûte de glace.
 Il regarda longtemps le terrain à demi sec de la rue, puis il se retourna, il revint vers la table et prenant un petit marteau, placé près de l'écritoire, il frappa sur un timbre.

Lo son réonna clair et perçant.
 Presqu'aussitôt une porte s'ouvrit et un homme revêtu d'une sorte de livrée, aux couleurs unies et sombres, se présenta sans entrer :
 — Monsieur le duc est-il réveillé ?
 — demanda le président.
 — Monseigneur n'a pas encore appelé ! — répondit l'homme en s'inclinant.
 — Dès qu'il aura procédé à son lever, vous lui direz que je demande à le voir.
 — Faudra-t-il avertir monsieur le président ?
 — Oui.
 L'homme s'inclina et fit un pas en arrière pour se retirer, mais le président le retint du geste :
 — Où est M. de Céranon ? — demanda-t-il.
 — M. le secrétaire travaille sans doute, car il y a de la lumière dans son cabinet.
 — Dites-lui qu'il vienne ?
 L'homme sortit. Le président reprit sa promenade et son monologue :
 — Mère d'un futur roi, Louise supporté durant de longues années

sans plaintes, la longue faveur d'Anne de Bretagne. Si elle s'est alliée à nous, n'est ce pas pour écraser d'abord le parti anglais ?
 Un coup discret fut frappé :
 — Entrez ! — dit le président.
 La porte s'ouvrit. Céranon franchit le seuil avec une liasse de papiers sous le bras. Il s'inclina profondément.
 — Votre travail est-il terminé, maître ? — demanda le président.
 — Oui, — répondit le secrétaire, — et vous serez, je l'espère, satisfait.
 Céranon posa ses papiers sur la table. Il en prit un, l'ouvrit, et le présenta au président.
 C'était un grand cahier de parchemin, couvert d'une haute écriture, avec ses feuilles attachées par des rubans de soie et scellé de quatre énormes cachets armoriés.
 Le premier, sur étire blanche, était le sceau de France.
 Le président avait pris le cahier : il le parcourut attentivement et rapidement, et il regarda la dernière feuille portant plusieurs signatures, en tête desquelles était une grande

croix tracée en noir, par une main qui avait été évidemment tremblante.
 Les regards, du président lancèrent un double éclair, et sa physionomie, d'ordinaire impassible, s'anima d'une expression de satisfaction joyeuse.
 — Ah ! — dit-il avec éclat, — enfia !
 Puis après un silence :
 — Quand cet acte est-il revenu ! — demanda-t-il en changeant de ton, et reprenant son accent froid et incisif.
 — Cette nuit à quatre heures, — répondit le secrétaire du duc de Lorraine, — par un courrier de son Altesse.
 — Le duc de Bourbon a signé !
 — Il le fallait !
 — Aujourd'hui même cet acte de résignation à la charge de "grand maître" de France, en faveur du duc Antoine de Lorraine sera remis au roi.
 — En compensation, le bâton de maréchal sera envoyé à Robert Stuart d'Aubigné.
 — Et le gouvernement de Picardie ?
 — Le général des finances de Semblançay y a renoncé.
 — Cette renonciation est signée ?
 — Voici l'acte.
 — On expédiera aujourd'hui sa nomination au maréchal de Brissac.
 — Elle est faite.
 — Très-bien.
 — Puis il y a encore un autre acte qui n'est pas moins important.
 Et Céranon présenta un troisième cahier de parchemin au président.
 — Ah ! — dit-il, — la donation du château de Riverac sur Cher faite par la duchesse de Reux, en faveur de la princesse Louise de Savoie.
 — Faudra-t-il faire expédier à la duchesse un reçu de cette donation ?
 — Sans doute.
 Le président lisait attentivement ces derniers parchemins, qu'il n'avait fait d'abord que parcourir.
 — Ah ! — dit-il, — voici une restitution qui fera sourire de joie la princesse.
 — Ce sera une consolation pour la reine Marie, — dit Céranon en souriant malicieusement.
 — Et est-ce tout ? — demanda le président après un silence.
 — Non.
 — Qu'y a-t-il encore ?
 — Des nouvelles de Vendôme.
 — Ah ! ah ! — fit le président en fermant à demi ses paupières, ainsi qu'il en avait l'habitude, pour faire glisser son regard, en le voilant, à travers ses cils. — Et bien ?
 — Ce que vous aviez prédit et prévu est arrivé.
 — En tous points ?
 — Absolument.
 — Vous avez les dépêches ?
 — Les voici.